

Quel héritage ?

Comment rendre compte de cette expérience tessinoise pour moi si fondamentale ? Comment évoquer ces séjours si exceptionnels alors que je n'étais qu'enfant. J'avais 2 ans en 1940 à Arzo au début de la guerre et 8 ans au refuge du Bassodino lors du dernier séjour au Tessin avec mes parents. Le gardien des lieux m'avait donné une plaque de chocolat car j'étais le seul jeune enfant qui était parvenu à la cabane. Comment évoquer ces fortes émotions et témoigner en même temps, « rationnellement », de l'impact de ces vacances sur l'organisation de ma vie alors que seuls certains souvenirs subsistent, probablement déformés, souvent vagues ou ponctuels ?



Arzo 1940 : premier séjour



Bassodino 1946 : une expérience s'achève dans une Europe enfin apaisée

La réponse ne peut être que partielle et impressionniste. Elle s'organise autour d'images fortes : la guerre, Prato notre port d'attache, la montagne, la forêt et les fougères, les eaux vives, les églises, la vie paysanne, mes rapports avec l'art de mes parents.

L'enfant de la guerre

La guerre résonnait au loin. A Genève, inlassablement, je dessinais des forteresses volantes larguant des bombes sur des maisons en flammes. A ma demande, mon père m'avait dessiné un prototype de ces engins de mort dont j'entendais parler et que je reproduisais malhabilement à satiété. Il était mobilisé dans l'artillerie de montagne avec des troupes valaisannes. Lors de ses permissions j'étais impressionné par son immense baïonnette à dents de scies, qui servait, me disait-il, à couper des rondins de bois pour construire des abris. La guerre réelle et ses atrocités m'épargnaient. Ce type meurtrier d'arme, propre aux artilleurs, a par la suite été interdit en Suisse.

Je n'a jamais su comment mon père, mobilisé, avait pu s'arranger pour disposer de tous ses étés libres. Je savais que la mobilisation était organisée autour de périodes discontinues, notamment pour permettre aux paysans d'assurer la gestion des travaux agricoles. Mais j'ignore encore aujourd'hui comment s'étaient précisément organisés mes parents.

Pour l'enfant élevé dans la grisaille de la ville, les bruits sourds et lointains de la guerre et les restrictions, le Tessin faisait figure de paradis perdu.

Prato

Les voyages au Tessin étaient de véritables expéditions. La voie des Centovalli étant fermée, nous devions passer par le Gothard. Changement de train à Zürich, puis à nouveau à Locarno, enfin bus postal de Bignasco à Prato.

Nos bagages étaient conséquents : pour les excursions, bicyclettes, sacs à dos et souliers de montagnes. Il fallait compter avec tout le matériel de dessin et de peinture : carnets de croquis de formats divers et réserve de crayons, chevalet pliant, nombreuses toiles à peindre.

Certains grands formats particulièrement lourds, étaient en bois. Mon père s'était passionné pour les préparations sur ce type de support. A Genève, il dosait colles et blancs de zinc et expérimentait divers enduits.

Les tubes de peinture à l'huile achetés à Genève et les palettes étaient rangés dans des boîtes en bois avec les bouteilles d'huile et de térébenthine. Il ne fallait pas oublier les chiffons pour nettoyer les pinceaux et les bouchons de bois à deux pointes pour espacer et assembler deux toiles, dont une encore fraîche, ce qui permettait le transport.

Ma mère avait même amené à Prato de l'argile pour réaliser un portait de Luciano Poncetta qui a été cuit à Genève.

Il fallait également compter avec l'indispensable appareil de photos, une boîte Kodak qui laissait passer la lumière et qu'il fallait sécuriser avec du sparadrap chaque fois que l'on changeait de film. Elle était tombée dans les rochers lors d'une escalade de mes parents dans les Dolomites, etc.

Quand j'y repense, la peinture de terrain, loin des possibilités de ravitaillement, n'était pas une sinécure. Mais mes parents étaient subjugués par la région et prêts à tous les sacrifices et tous les efforts pour réaliser leur rêve.

Un été, mes parents avaient rapporté une grosse pierre roulée prélevée dans une marmite de la Maggia en amont de Ponte Brolla. Heureusement que les CFF avaient, à l'époque, un service des bagages accompagnés. Ils voulaient faire de cette pierre une sculpture. Au premier coup de gradine sur le granit ma mère avait abandonné, la pierre était trop dure.

Prato, village encaissé dans les montagnes, au soleil court, même en été, avait en 1940 d'abord paru sinistre à mes parents : ne pas y rester plus que quelques heures, retrouver le soleil et la lumière. Ils y sont pourtant retournés six ans consécutifs, conquis par la rudesse des lieux qui ne pouvait laisser personne indifférent.

Nous logions tous dans une salle de classe de l'école communale où l'on avait disposé une série de lits. C'était la période des vacances scolaires. Une petite terrasse latérale à laquelle on accédait par un escalier depuis la place servait de lieu de rencontre et donnait accès à une cuisine rudimentaire où ma mère cuisinait au bois.



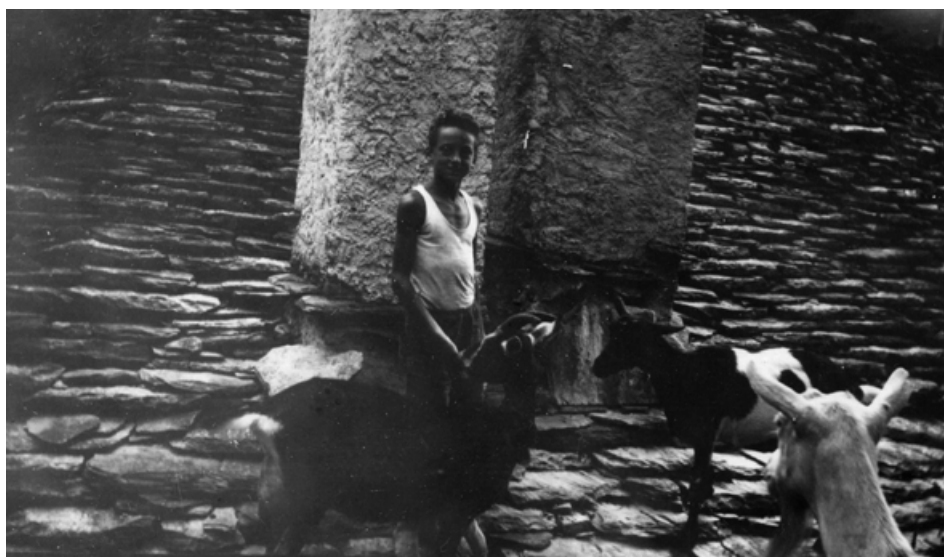
Prato : sur la terrasse de l'école avec amis et parents.

Nous nous sommes très vite liés d'amitié avec la famille Poncetta qui tenait l'épicerie du village, cultivait un potager où nous pouvions nous approvisionner en salades et en légumes frais. Elle élevait également des chèvres. J'adorais m'asseoir longuement dans la grande cheminée de la cuisine qui sentait bon la fumée et où Mme Poncetta cuisait la polenta et grillait des châtaignes.

Je jouais, pieds nus, avec les enfants du village dans l'étroite rue menant à l'église. On manœuvrait sur les grandes dalles pavant la voie des figurines de vaches taillées dans du bois de noisetier. Ainsi s'affichait la richesse des villageois. Luciano Poncetta, mon aîné, était devenu mon ami et nous parcourions ensemble la forêt de châtaigniers dominant le village, où il y menait ses chèvres. Pour ces occasions Luciano récupérait dans un débarras poussiéreux de l'épicerie de vieilles chaussures déglinguées qui pouvaient le protéger des piquants des coques de châtaignes. Il était un grand frère et un guide à la fois.



Prato : la famille Poncetta. Au premier plan, Alain



Prato : Luciano Poncetta et ses chèvres

Il y eu des étés d'extrême sécheresse où l'on a du renoncer à allumer le feu du premier août dressé sur la place, ce qui, devant le bûcher déjà construit, donna lieu à de violentes altercations entre villageois.

A l'alpage, un jour où j'accompagnais les enfants pour deux jours, on m'offrit une tartine couverte d'une épaisse couche de beurre. J'étais estomaqué et au bord de l'écœurement. Je n'ai pas réussi à finir ma tranche de pain. Etait-ce possible, en ces temps de rationnement. Nous étions dans un autre monde.

Mes parents n'étaient pas seuls. Ils recevaient des membres de notre famille et des copains de montagne. Nous allions passer du bon temps au dessus des chutes de San Carlo ou à Rima.



Alpage de Rima : un goût de liberté

Régulièrement nous allions en forêt ramasser du bois pour la cuisine et chacun d'entre nous ramenait sa fascine. Nous prospections la forêt le long du sentier montant à Rima. J'adorais participer et ramener ma propre collecte.



Prato : corvée collective de bois

Parmi les invités extérieurs une place particulière doit être réservée à Véronique Hornung, une nièce parisienne de l'oncle de mon père venue passer, à plusieurs reprises, des vacances à Prato. Elle bénéficiait des programmes de la Croix Rouge qui géraient pendant la guerre l'accueil temporaire en Suisse d'enfants français et belges. J'étais un peu amoureux d'elle, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée. J'appris bien plus tard qu'elle était de la famille de Champollion, l'égyptologue, et j'eus l'honneur d'être invité à une grande réunion familiale dans sa maison de Vif, près de Grenoble. Je revis Véronique, qui était devenue mère de

famille. On me prenait pour un illuminé ; comment pouvait-on s'intéresser à l'archéologie ? Le bureau de Champollion, dont les murs étaient couverts de représentations de hiéroglyphes tracées par le grand homme, était dans un complet état d'abandon et dans un désordre indescriptible. Des fragments de papyrus antiques traînaient sur le sol. Je ne sais ce que cette chambre est devenue aujourd'hui. Ce grand chercheur n'intéressait alors personne de sa famille. La maison est aujourd'hui transformée en musée.



Promenade

Montagne

La montagne était omniprésente, pour moi surtout inquiétante. Je la parcourais avec père et mère selon des sentiers incertains à peine marqués, nous égarant souvent. J'étais un stakhanoviste de la marche. On montait en fin du jour des pentes abruptes vers des cols improbables pour nous apercevoir qu'ils ne débouchaient que sur des abîmes infranchissables. Redescendus à la nuit tombante, nous dormions alors dans les granges des alpages pour reprendre le lendemain nos explorations. J'y ai appris à mesurer les dangers de la montagne. Lors d'un passage difficile mon père m'avait enjoint de ne pas crier afin de ne pas ébranler des pierres aux assises fragiles. Naturellement j'ai crié, et une énorme pierre s'est détachée des parois. Plus de peur que de mal, mais une sacrée leçon.

De nombreux alpages étaient déserts. Seul s'y trouvait du bétail en liberté. Un jour, nous y avons échappé de justesse à la charge d'un taureau dérangé dans ses habitudes. Mon père m'avait empoigné et sauté au dernier instant sur un rocher. Ma mère était alors à l'abri entre deux chalets.



En montagne



Des granges accueillantes



J'adorais les chèvres

Eaux vives

Les eaux vives coulaient partout. En ces temps elles étaient encore libres, imprévisibles et sauvages.

Je me souviens de ces fougères géantes, plus hautes que moi, qu'il fallait traverser pour accéder au lit de la Maggia.

Ma marraine, le sœur de ma mère, adorait lire assise sur un rocher dans le lit du torrent. Elle était bibliothécaire et grande amie de Marianne Cohen, la fille de l'écrivain Albert Cohen, auquel elle vouait une grande admiration.

Il y avait près de Sornico, le village voisin de Prato, une petite plaine alluviale boisée où le torrent se divisait en de multiples ruisseaux. J'aimais explorer seul ces lieux où de petites passerelles permettaient de traverser les divagations des eaux claires qui s'écoulaient parmi les arbres, un trajet paisible jusqu'à parvenir au cours principal tumultueux de la Maggia, qu'un dernier pont, plus imposant, permettait d'enjamber. Celui là, je n'ai jamais osé m'y engager. Les eaux sauvages me terrorisaient. Longtemps le grondement et la vitesse de ces flots ont hanté mes rêves d'enfant, ultime frontière qu'il convenait de ne pas transgresser et au delà de laquelle se trouvait l'inconnu et un monde hanté d'esprits maléfiques et menaçants. Je faisais alors souvent des rêves inquiétants.

Lors des orages, les montagnes qui dominaient Prato se zébraient de multiples écoulements lumineux descendant des sommets. Dès le retour du calme, nous nous précipitions sur le pont du village pour voir la Maggia monter jusqu'à recouvrir totalement, en quelques minutes, les roches de son lit.

Il y avait aux environs du village, vers l'aval, une large vasque d'eaux tranquilles dans laquelle se jetait une petite cascade léchant la roche. On s'y rendait par un sentier qui longeait une pisciculture désaffectée et traversait les prairies rases. On aimait y musarder et s'y baigner.



La gouille près de Prato

Plus imposante était par contre la cascade située en dessous de l'alpage de San Carlo où l'on aimait tremper ses pieds dans les eaux qui ruisselaient sur la roche lisse avant de se précipiter dans le vide.



Bain de pied en amont de la chute de San Carlo

Mes parents pouvaient me faire marcher des heures en promettant que je pourrai récolter aux rives d'un lac de montagne un peu de sable blanc brillant de paillettes de mica.

Eglise, fresques et candélabres

Des nombreuses ballades le long des vallées encaissées et sauvages, en vélo et en cars, je n'ai guère de souvenirs, sinon de la selle fixée sur le cadre de la bicyclette de mon père ou le petit siège placé en avant du guidon du vélo de ma mère qui m'offrait des perspectives vertigineuses lors des descentes sur les chemins gravillonnés. Il y avait également les trajets en bus postal sur les routes en lacets, dont certains tournants en épingle à cheveux étaient construits de planches au dessus du vide. Je me souviens de ces conducteurs qui coupaient le moteur du car à la descente pour économiser l'essence ; j'admirais leur habileté à conduire sur ces routes sinueuses. Je retrouve encore aujourd'hui, en Valais, la même modulation de la sirène annonçant la venue de la poste.



Seule photo témoignant de nos trajets en bicyclette.

Ce qui me fascinait c'était cette conjonction improbable entre une nature sauvage, la forêt omniprésente, une architecture religieuse sophistiquée et raffinée et une vie paysanne particulièrement rude.

Les flèches blanches de clochers s'élançaient vers le ciel, structurant le paysage et la vie des hommes. Les fresques colorées racontaient des histoires incroyables sur les façades des églises et des maisons, comme ce géant traversant les flots, un enfant sur ses épaules.



J'aimais la fraîcheur parfumée et apaisante des églises après les marches sous le soleil. J'étais attentif aux mosaïques de marbre multicolores des autels et aux volutes de ce baroque montagnard dont je tentais maladroitement de dessiner les contours si complexes. J'étais fasciné par ces candélabres dorés, figures d'anges brandissant fièrement leurs cierges vers le ciel.



Nature sauvage et bâtiments prestigieux mais à la mesure des hommes dans une perception unifiée d'un monde perdu. C'est peut-être cette unité qui, plus tard, alors que je me passionnais pour les civilisations précolombiennes, m'avait incité à me tourner vers les Mayas des forêts du Yucatan, des indiens qui symbolisaient pour moi cette synthèse de la ruralité agricole et de l'urbanité des temples.



La forêt, l'herbe et le foin

La vie des paysans était rude. Les femmes pouvaient faucher l'herbe à genoux tant certaines pentes étaient raides. Chaque parcelle comptait. J'étais conquis par le savoir-faire montré par ces câbles tendus au-dessus des pentes et des ravins permettant de descendre le foin en plaine. Je pouvais rester des heures à contempler ces manœuvres. D'abord le sifflement annonçant ces énormes ballots encore invisibles, fendant les feuillages de la forêt, sifflement de plus en plus fort et rapproché. Puis les chargements venaient s'écraser contre les buttoirs de rondins stoppant subitement leurs courses folles. Certains ballots éclataient en arrivant, dans un nuage de poussière, salué par les cris des paysans. J'aimais collectionner ces bois fourchus servant de poulies, trouvés dans l'herbe aux abords des buttoirs. Il y avait une partie massive et courte de la fourche servant de contrepoids et une partie plus fine et longue où l'on attachait la toile maintenant le foin. Plus la rainure brune et lisse creusée par le câble d'acier dans le bois était profonde, plus l'objet me paraissait désirable.

Dans une vallée nous avons rencontré des ouvriers au visage et aux mains noircies s'affairant autour de larges meules construites pour la fabrication du charbon de bois. Circuler en ces lieux était alors difficile car de nombreux chemins nous étaient interdits en raison de la fièvre aphteuse.

Peintures et dessins

J'accompagnais mes parents partout. Lorsqu'ils dessinaient et peignaient, les haltes étaient longues et propices à la rêverie. L'atmosphère était studieuse et silencieuse. Mon père revêtait toujours une blouse blanche lorsqu'il peignait. Cela faisait partie du rituel. Ma mère accompagnait son mari en dessinant des paysages comparables. Je regardais mes parents œuvrer et pistais grandes sauterelles et fourmis dans les herbes rases ou grimpais sur les rochers qui parsemaient les prairies fauchées. Je n'ai pas souvenir avoir dessiné à ces occasions.



Séance de peinture : un enfant attentif et taiseux.

Pour moi, le Tessin a été une expérience initiatique qui, durablement, a déterminé mon engagement dans les domaines des sciences de la nature, de l'ethnologie, et de l'histoire.

A l'école primaire, l'histoire était déjà ma discipline préférée, Mon maître m'appelait alors affectueusement l' « historien ». Plus tard mon goût pour la découverte du passé m'a poussé à préparer une maturité classique.

La géologie m'a toujours attiré et j'ai longtemps hésité à m'engager dans cette discipline. A l'Université je me suis donc d'abord tourné du côté des sciences de la nature. La théorie de la tectonique des plaques alliant modèles géométriques, compréhension des mécanismes de transformation des roches et références historiques à l'histoire des continents et des espèces animales m'a inspiré le modèle que j'utilise aujourd'hui pour comprendre les relations entre science et histoire.

L'ethnologie a toujours été pour moi une source d'inspiration importante. J'ai découvert les multiples facettes de cette discipline en préparant mon doctorat à Paris dans le cadre du Musée de l'Homme, en compagnie de grands maîtres comme André Leroi Gourhan et Claude Lévi Strauss et je milite aujourd'hui pour la construction d'une anthropologie renouvelée. La vie intellectuelle parisienne était, au début des années 60, incroyablement riche.



Formé pour l'avenir : une porte entre la nature et la culture

De l'approche artistique à la compréhension scientifique

De ces séjours au contact de mes parents j'ai beaucoup appris.

Tout d'abord, qu'il est impératif de concilier travail de terrain et réflexion en chambre.

Mon père passait de la rencontre fortuite et éphémère avec les gens, sorte d'illumination quasi instantanée, à une réflexion en chambre très élaborée au plan formel.

Son travail alliant prise d'information sur le terrain et travail de réflexion graphique en atelier a certainement influencé ma manière de travailler et mon goût pour concilier le contact avec le terrain et la réflexion théorique. Ceci est valable pour les deux disciplines que je pratique, l'archéologie et l'ethnologie. J'ajoute mon goût pour l'exploration.

Ensuite, qu'il convenait de convertir l'herméneutique en construction formelle

Nous découvrons dans son œuvre une vision d'architecte. Mes parents avaient été très marqués par les cours de géométrie descriptive qu'ils avaient suivi aux Beaux Arts de Genève. Cette vision se reflète dans les photos prises au Tessin par ces derniers. Les personnages sont curieusement absents des prises de vue. Seules quelques unes présentent des personnages photographiés de loin, et souvent de dos. On y décèle une certaine pudeur et une certaine réserve face aux gens du pays, mais surtout un grand respect. Nous connaissons cette timidité, qui était également la nôtre lors de nos premiers séjours africains et dont nous avons mis plusieurs années à nous affranchir.

J'avais hérité de cette vision d'architecte dans les dessins effectués à l'Université lors des travaux pratiques de dissection où je dessinais, non ce que je voyais, mais ce que je comprenais sur le plan des structures - ce qui irritait beaucoup nos assistants - puis aussi, plus tard, dans mon goût des schémas bien faits permettant de mieux synthétiser une pensée.

Enfin, que nous devons analyser et comprendre les ressorts de la réalité.

Mon père s'affrontait souvent avec Robert Hainard sur le plan de la théorie de l'art. Pour le graveur animalier il suffisait de copier la nature pour faire œuvre d'artiste, pour mon père au contraire le travail du peintre est toujours reconstruction et interprétation de la réalité.

Mais de quelle interprétation s'agissait-il ? Le mystère subsiste encore aujourd'hui pour moi.

L'approche de mes parents était essentiellement artistique. La rencontre empathique avec le Tessin débouchait sur des productions, certes construites sur le plan formel, mais reléguait en arrière plan l'analyse anthropologique et sociale. La réflexion politique était la grande absente. Mais peut-être je me trompe, car mes parents parlaient peu et ne s'exprimaient guère sur les ressorts de notre monde. Il manquait donc cette étape ultime dans notre rapport au monde, qui nous enjoignait de comprendre.

De ces séjours j'ai gardé le plus grand respect pour les peuples différents. Je m'attacherai, au cours de mon existence, à gérer cet héritage et à résoudre cette contradiction essentielle entre herméneutique de la rencontre avec l'autre et analyse formelle de la réalité pouvant déboucher sur une compréhension scientifique de notre monde. Mais ceci est une autre histoire et cela concerne un autre continent, l'Afrique.

Alain Gallay mars 2017